































» de gens ont qualifiée d'hy occisie. J'ai toujours  
» regardé cette conversion comme sincère. Le  
» sentiment religieux est une faculté inhérente à  
» l'homme ; il est absurde de prétendre que la  
» fraude et le mensonge aient créé cette faculté.  
» On ne met rien dans l'âme humaine que ce que  
» la nature y a mis. Les persécutions, les abus  
» d'autorité en faveur de certains dogmes peuvent  
» nous faire illusion à nous-mêmes et nous révol-  
» ter contre ce que nous éprouverions si on ne  
» nous l'imposait pas ; mais dès que les causes  
» extérieures ont cessé, nous revenons à notre  
» tendance primitive : quand il n'y a plus de cou-  
» rage à résister, nous ne nous applaudissons plus  
» de notre résistance. Or, la révolution ayant  
» ôté ce mérite à l'incrédulité, les hommes que  
» la vanité seule avait rendus incrédules purent  
» devenir religieux de bonne foi.

» M. de Laharpe était de ce nombre ; mais il  
» garda son caractère intolérant, et cette disposi-  
» tion amère qui lui faisait concevoir de nouvelles  
» haines sans abjurer les anciennes. Toutes ces  
» épines de sa dévotion disparaissaient cependant  
» auprès de madame Récamier. »

Voici quelques fragments des lettres de M. de  
Laharpe à madame Récamier, dont Benjamin Con-  
stant vient de parler :

« Samedi 28 septembre.

» Quoi, madame, vous portez la bonté jusqu'à  
» vouloir honorer d'une visite un pauvre proscrit  
» comme moi ! C'est pour cette fois que je pourrai  
» dire comme les anciens patriarches, à qui d'ail-





« Samedi.

» Il y a bien longtemps, madame, que je n'ai  
» eu le plaisir de causer avec vous, et si vous êtes  
» sûre, comme vous devez l'être, que c'est une  
» de mes privations, vous ne m'en ferez pas de  
» reproches. . . . .

» Vous avez lu dans mon âme; vous y avez vu  
» que j'y portais le deuil des malheurs publics et  
» celui de mes propres fautes, et j'ai dû sentir que  
» cette triste position formait un contraste trop  
» fort avec tout l'éclat qui environne votre âge et  
» vos charmes. Je crains même qu'il ne se soit fait  
» apercevoir quelquefois dans le peu de moments  
» qu'il m'a été permis de passer avec vous, et je  
» réclame là-dessus votre indulgence. Mais à pré-  
» sent, madame, que la Providence semble nous  
» montrer de bien près un meilleur avenir, à qui  
» pourrais-je confier mieux qu'à vous la joie que  
» me donnent des espérances si douces et que je  
» crois si prochaines? Qui tiendra une plus gran-  
» de place que vous dans les jouissances particu-  
» lières qui se mêleront à la joie publique? Je  
» serai alors plus susceptible et moins indigné des  
» douceurs de votre charmante société, et com-  
» bien je m'estimerai heureux de pouvoir y être  
» encore pour quelque chose! Si vous daignez  
» mettre le même prix au fruit de mon travail,  
» vous serez toujours la première à qui je m'em-  
» presserai d'en faire hommage. Alors plus de  
» contradiction et d'obstacles; vous me trouverez  
» toujours à vos ordres, et personne, je l'espère,  
» ne pourra me blâmer de cette préférence. Je









» passions , depuis *Werther* jusqu'à la *Nouvelle*  
» *Héloïse*. Madame Récamier reconnut facilement  
» à plusieurs circonstances de détail qu'elle-même  
» était l'objet de la déclaration qu'on lui présen-  
» tait comme une simple lecture. Elle n'était pas  
» assez accoutumée au langage direct de l'amour  
» pour être avertie par l'expérience que tout dans  
» les expressions n'était peut-être pas sincère ;  
» mais un instinct juste et sûr l'en avertissait ;  
» elle répondit avec simplicité, avec gaieté même  
» et montra bien plus d'indifférence que d'inquié-  
» tude et de crainte. Il n'en fallut pas davantage  
» pour que Lucien éprouvât réellement la passion  
» qu'il avait d'abord un peu exagérée.

» Les lettres de Lucien deviennent plus vraies,  
» plus éloqu岸tes à mesure qu'il devient plus pas-  
» sionné ; on y voyait bien toujours l'ambition des  
» ornements, le besoin de se mettre en attitude ;  
» il ne peut s'endormir sans se *jeter dans les bras*  
» *de Morphée*. Au milieu de son désespoir , il  
» se décrit livré aux grandes occupations qui  
» l'entourent ; il s'étonne de ce qu'un homme  
» comme lui verse des larmes ; mais dans tout  
» cet alliage de déclamation et de phrases il y  
» a pourtant de l'éloquence, de la sensibilité et de  
» la douleur. Enfin , dans une lettre pleine de  
» passion où il écrit à madame Récamier : « Je  
» ne puis vous haïr , mais je puis me tuer , » il  
» dit tout à coup en réflexion générale : « J'ou-  
» blie que l'amour ne s'arrache pas, il s'obtient. »  
» Puis il ajoute : « Après la réception de votre  
» billet , j'en ai reçu plusieurs diplomatiques ;  
» j'ai appris une nouvelle que le bruit public













de son temps : la duchesse de Devonshire, lady Melbourne, la marquise de Salisbury, la margrave d'Anspach dont il avait été amoureux. Son ambassade était encore célèbre, son souvenir tout vivant chez ces respectables dames.

Telle est la puissance de la nouveauté en Angleterre, que le lendemain les gazettes furent remplies de l'arrivée de la beauté étrangère. Madame Récamier reçut les visites de toutes les personnes à qui elle avait envoyé ses lettres. Parmi ces personnes, la plus remarquable était la duchesse de Devonshire, âgée de quarante-cinq à cinquante ans. Elle était encore à la mode et belle, quoique privée d'un œil qu'elle couvrait d'une boucle de ses cheveux. La première fois que madame Récamier parut en public, ce fut avec elle. La duchesse la conduisit à l'Opéra dans sa loge, où se trouvaient le prince de Galles, le duc d'Orléans et ses frères, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais : les deux premiers devaient devenir rois ; l'un touchait au trône, l'autre en était encore séparé par un abîme.

Les lorgnettes et les regards se tournèrent vers la loge de la duchesse. Le prince de Galles dit à madame Récamier que si elle ne voulait être étouffée, il fallait sortir avant la fin du spectacle. A peine fut-elle debout, que les portes des loges s'ouvrirent précipitamment ; elle n'évita rien et fut portée par le flot de la foule jusqu'à sa voiture.

Le lendemain M<sup>me</sup> Récamier alla au parc de Kensington accompagnée du marquis de Douglas, plus tard duc d'Hamilton et qui depuis a reçu



Près de La Haye, elle visita le château du prince d'Orange. Ce prince, lui ayant fait promettre d'aller voir cette demeure, lui écrivit plusieurs lettres dans lesquelles il parle de ses revers et de l'espoir de les vaincre ; Guillaume IV en effet est devenu monarque ; en ce temps-là on intriguait pour être roi comme aujourd'hui pour être député ; et ces candidats à la souveraineté se pressaient aux pieds de madame Récamier comme si elle disposait des couronnes.

Ce billet de Bernadotte , qui règne aujourd'hui sur la Suède, termina le voyage de madame Récamier en Angleterre.

“ . . . . .  
» Les journaux anglais, en calmant mes inquié-  
» tudes sur votre santé, m'ont appris les dangers  
» auxquels vous avez été exposée. J'ai blâmé  
» d'abord le peuple de Londres dans son grand  
» empressement ; mais, je vous l'avoue, il a été  
» bientôt excusé, car je suis partie intéressée lors-  
» qu'il faut justifier les personnes qui se rendent  
» indiscretes pour admirer les charmes de votre  
» céleste figure.

» Au milieu de l'éclat qui vous environne et  
» que vous méritez à tant de titres, daignez vous  
» souvenir quelquefois que l'être qui vous est le  
» plus dévoué dans la nature est

» BERNADOTTE. »



» besoin de trois jours pour faire les arrange-  
» ments nécessaires à mon voyage. Je montai donc  
» dans ma voiture avec mes enfants et cet officier  
» qu'on avait choisi comme le plus littéraire des  
» gendarmes. En effet, il me fit des compliments  
» sur mes écrits. « Vous voyez, lui dis-je, mon-  
» sieur, où cela mène d'être une femme d'esprit.  
» Déconseillez le, je vous prie, aux personnes de  
» votre famille, si vous en avez l'occasion. » J'es-  
» sayais de me monter par la fierté, mais je sen-  
» tais la griffe dans mon cœur.

» Je m'arrêtai quelques instants chez madame  
» Récamier.. Je trouvai le général Junot, qui, par  
» dévouement pour elle, promit d'aller le lende-  
» main parler au premier consul. Il le fit en ef-  
» fet avec la plus grande chaleur. . . . .

» La veille du jour qui m'était accordé Joseph  
» Bonaparte fit encore une tentative.

» Je fus obligée d'attendre la réponse dans une  
» auberge à deux lieues de Paris, n'osant pas  
» rentrer chez moi dans la ville. Un jour se passa  
» sans que cette réponse me parvint. Ne voulant  
» pas attirer l'attention sur moi en restant plus  
» longtemps dans l'auberge où j'étais, je fis le  
» tour des murs de Paris pour en aller chercher  
» une autre, de même à 2 lieues de Paris, mais  
» sur une route différente. Cette vie errante,  
» à quatre pas de mes amis et de ma demeure,  
» me causait une douleur que je ne puis me rap-  
» peler sans frissonner. »

Madame de Staël, au lieu de retourner à Cop-  
pet, partit pour son premier voyage d'Allemagne.  
A cette époque elle m'écrivit sur la mort de ma-













» vous ne l'étiez, c'est ce qui vous serait arrivé. Je  
» vais écrire à M. Récamier, que je plains et que  
» je respecte. Mais, dites-moi, serait-ce un rêve  
» que de vous voir ici cet hiver? Si vous vouliez,  
» trois mois passés ici, dans un cercle étroit où  
» vous seriez passionnément soignée; mais à Paris  
» aussi vous inspiriez ce sentiment. Enfin, au  
» moins à Lyon, où jusqu'à mes *quarante lieues*,  
» j'irai pour vous voir, pour vous embrasser, pour  
» vous dire que je me suis senti pour vous plus  
» de tendresse que pour aucune femme que j'aie  
» jamais connue. Je ne sais rien vous dire comme  
» consolation, si ce n'est que vous serez aimée et  
» considérée plus que jamais et que les admirables  
» traits de votre générosité et de votre bienfai-  
» sance seront connus malgré vous par ce mal-  
» heur, comme ils ne l'auraient jamais été sans  
» lui. Certainement, en comparant votre situa-  
» tion à ce qu'elle était, vous avez perdu; mais s'il  
» m'était possible d'envier ce que j'aime, je don-  
» nerais bien tout ce que je suis pour être vous.  
» Beauté sans égale en Europe, réputation sans  
» tache, caractère fier et généreux, quelle fortune  
» de bonheur encore dans cette vie où l'on mar-  
» che si dépouillé! Chère Juliette, que notre amitié  
» se resserre; que ce ne soit plus simplement des  
» services généreux qui sont tous venus de vous,  
» mais une correspondance suivie, un besoin réci-  
» proque de se confier ses pensées, une vie ensem-  
» ble. Chère Juliette, c'est vous qui me ferez reve-  
» nir à Paris, car vous serez toujours une per-  
» sonne toute-puissante, et nous nous verrons  
» tous les jours; et comme vous êtes plus jeune









d'envie. Les choses qui me sont échappées sur la terre, qui m'ont fui, que je regrette, me tueraient si je ne touchais à ma tombe; mais, si près de l'oubli éternel, vérités et songes sont également vains; au bout de la vie tout est jour perdu.

Pendant le procès du général Moreau, madame Récamier passait sa vie chez madame Moreau. Celle-ci se plaignit à son amie que son mari se plaignait de ne l'avoir pas encore vue parmi le public qui remplissait la salle et le tribunal. Madame Récamier s'arrangea pour assister le lendemain de cette conversation à la séance. Un des juges, M. Brillat-Savarin, se chargea de la faire entrer par une porte particulière qui s'ouvrait sur l'amphithéâtre. En entrant, elle releva son voile, et parcourut d'un coup d'œil le rang des accusés, afin d'y trouver Moreau. Il la reconnut, se leva et la salua. Tous les regards se tournèrent vers elle : elle se hâta de descendre les degrés de l'amphithéâtre pour arriver à la place qui lui était destinée. Les accusés étaient au nombre de quarante-sept; ils remplissaient les gradins placés en face des juges du tribunal. Chaque accusé était placé entre deux gendarmes; ces soldats montraient au général Moreau de la déférence et du respect.

On remarquait MM. de Polignac et de Rivière, mais surtout Georges Cadoudal. Pichegru, dont le nom restera lié à celui de Moreau, manquait pourtant à côté de lui, ou plutôt on y croyait voir son ombre, car on savait qu'il manquait aussi dans la prison.

Il n'était plus question de républicains; c'était

la fidélité royaliste qui luttait contre le pouvoir nouveau ; toutefois, cette cause de la légitimité et de ses partisans nobles avait pour chef un homme du peuple, Georges Cadoudal. On le voyait là, avec la pensée que cette tête si pieuse, si intrépide, allait tomber sur l'échafaud ; que lui seul peut-être, Cadoudal, ne serait pas sauvé, car il ne ferait rien pour l'être. Il ne défendait que ses amis ; quant à ce qui le regardait particulièrement, il disait tout. Bonaparte ne fut pas aussi généreux qu'on le suppose ; onze personnes dévouées à Georges périrent avec lui.

Moreau ne parla point. La séance terminée, le juge qui avait amené madame Récamier, vint la reprendre. Elle traversa le parquet du côté opposé à celui par lequel elle était entrée, et longea les bancs des accusés. Moreau descendit suivi de ses deux gendarmes ; il n'était séparé d'elle que par une balustrade. Il lui dit quelques paroles que dans son saisissement elle n'entendit point : elle voulut lui répondre, sa voix se brisa.

Aujourd'hui que les temps sont changés, et que le nom de Bonaparte semble seul les remplir, on n'imaginerait pas à combien peu encore paraissait tenir sa puissance. La nuit qui précéda la sentence, et pendant laquelle le tribunal siégea, tout Paris fut sur pied. Des flots de peuple se portaient au Palais-de-Justice. Georges ne voulut point de grâce ; il répondit à ceux qui voulaient la demander : « Me promettez-vous une plus belle occasion de mourir ? »

Moreau, condamné à la déportation, se mit en









» tous les caractères , et le destin enseigne la ré-  
» signation à ceux qui souffrent. Prête à m'embar-  
» quer , je supplie Votre Majesté de m'accorder  
» une demi-heure d'entretien. Je crois avoir des  
» choses à lui dire qui pourront l'intéresser , et  
» c'est à ce titre que je la supplie de m'accorder  
» la faveur de lui parler avant mon départ. Je me  
» permettrai seulement une chose dans cette let-  
» tre : c'est l'explication des motifs qui me for-  
» cent à quitter le continent, si je n'obtiens pas de  
» Votre Majesté la permission de vivre dans une  
» campagne assez près de Paris pour que mes en-  
» fants y puissent demeurer. La disgrâce de Vo-  
» tre Majesté jette sur les personnes qui en sont  
» l'objet une telle défaveur en Europe, que je ne  
» puis faire un pas sans en rencontrer les effets.  
» Les uns craignent de se compromettre en me  
» voyant, les autres se croient des Romains en  
» triomphant de cette crainte. Les plus simples  
» rapports de la société deviennent des services  
» qu'une âme fière ne peut supporter. Parmi mes  
» amis , il en est qui se sont associés à mon sort  
» avec une admirable générosité ; mais j'ai vu les  
» sentiments les plus intimes se briser contre la  
» nécessité de vivre avec moi dans la solitude , et  
» j'ai passé ma vie depuis huit ans entre la crainte  
» de ne pas obtenir des sacrifices , et la douleur  
» d'en être l'objet. Il est peut-être ridicule d'en-  
» trer ainsi dans le détail de ses impressions avec  
» le souverain du monde ; mais ce qui vous a don-  
» né le monde, Sire , c'est un souverain génie. Et  
» en fait d'observation sur le cœur humain, Votre  
» Majesté comprend depuis les plus vastes res-









la police impériale profitait. Madame Récamier, à qui madame de Staël croyait devoir taire ses nouveaux soucis, s'étonnait à bon droit de l'obstination qu'elle mettait à lui interdire l'entrée de son château de Coppet : blessée de la résistance de madame de Staël, pour laquelle elle s'était déjà sacrifiée, elle n'en persistait pas moins dans sa résolution de la rejoindre.

Toutes les lettres qui auraient dû retenir madame Récamier ne firent que la confirmer dans son dessein : elle partit et reçut à Dijon ce billet fatal :

« Je vous dis adieu, cher ange de ma vie, avec  
» toute la tendresse de mon âme. Je vous recom-  
» mande Auguste : qu'il vous voie et qu'il me re-  
» voie. Vous êtes une créature céleste. Si j'avais  
» vécu près de vous, j'aurais été trop heureuse :  
» le sort m'entraîne. Adieu. »

Madame de Staël ne devait plus retrouver Juliette que pour mourir. Le billet de madame de Staël frappa d'un coup de foudre la voyageuse : fuir subitement, s'en aller avant d'avoir pressé dans ses bras celle qui accourait pour se jeter dans ses adversités, n'était-ce point de la part de madame de Staël une résolution cruelle ? Il paraissait à madame Récamier que l'amitié aurait pu être moins entraînée par le sort.

Madame de Staël alla chercher l'Angleterre en traversant l'Allemagne et la Suède : la puissance de Napoléon était une autre mer qui séparait Albion de l'Europe, comme l'Océan la sépare du monde.

Auguste, fils de M<sup>me</sup> de Staël, avait perdu son

frère, tué en duel d'un coup de sabre; il se maria et eut un fils : ce fils, âgé de quelques mois, l'a suivi dans la tombe. Avec Auguste de Staël s'est éteinte la postérité masculine d'une femme illustre, car elle ne revit pas dans le nom honorable, mais inconnu, de Rocca.

---

MADAME RÉCAMIER A LYON. — MADAME DE CHEVREUSE. —  
PRISONNIERS ESPAGNOLS.

Madame Récamier demeurée seule, pleine de regrets, chercha d'abord à Lyon, sa ville natale, un premier abri : elle y rencontra madame de Chevreuse, autre bannie. Madame de Chevreuse avait été forcé par l'empereur et ensuite par sa propre famille d'entrer dans la nouvelle société. Vous trouveriez à peine un nom historique qui ne consentit à perdre son honneur plutôt qu'une forêt. Une fois engagée aux Tuileries, M<sup>me</sup> de Chevreuse avait cru pouvoir dominer dans une cour sortie des camps : cette cour cherchait, il est vrai, à s'instruire des airs de jadis, dans l'espoir de couvrir sa récente origine : mais l'allure plébéienne était encore trop rude pour recevoir des leçons de l'impertinence aristocratique. Dans une révolution qui dure et qui a fait son premier pas, comme par exemple à Rome, le patriciat, un siècle après la chute de la république, put se résigner à n'être plus que le sénat des empereurs ; le passé n'avait



















































» reste ; ma gloire survivra à tous mes malheurs,  
» et mon courage saura me rendre supérieur à  
» toutes les rigueurs de ma destinée : n'ayez rien  
» à craindre de ce côté. J'ai perdu trône et fa-  
» mille sans m'émouvoir ; mais l'ingratitude m'a  
» révolté. J'ai tout perdu pour la France, pour  
» son empereur, par son ordre, et aujourd'hui il  
» me fait un crime de l'avoir fait. Il me refuse la  
» permission de combattre et de me venger, et je  
» ne suis pas libre sur le choix de ma retraite :  
» concevez-vous tout mon malheur ? Que faire ?  
» quel parti prendre ? Je suis Français et père :  
» comme Français, je dois servir ma patrie ; com-  
» me père, je dois aller partager le sort de mes  
» enfants : l'honneur m'impose le devoir de com-  
» battre et la nature me dit que je dois être à mes  
» enfants. A qui obéir ? Ne puis-je satisfaire à tous  
» deux ? Me sera-t-il permis d'écouter l'un ou l'au-  
» tre ? Déjà l'Empereur me refuse des armes ; et  
» l'Autriche m'accordera-t-elle les moyens d'aller  
» rejoindre mes enfants ? les lui demanderai-je,  
» moi qui n'ai jamais voulu traiter avec ses mi-  
» nistres ? Voilà ma situation : donnez-moi des  
» conseils. J'attendrai votre réponse, celle du duc  
» d'Otrante et de Lucien, avant de prendre une  
» détermination. Consultez bien l'opinion sur ce  
» que l'on croit qu'il me convient de faire, car je  
» ne suis pas libre sur le choix de ma retraite ;  
» on revient sur le passé, et on me fait un crime  
» d'avoir, par ordre, perdu mon trône, quand ma  
» famille gémit dans la captivité. Conseillez-moi ;  
» écoutez la voix de l'honneur, celle de la nature,  
» et, en juge impartial, ayez le courage de m'é-















































» été y chercher : madame Récamier occupait  
» alors un appartement plus spacieux. C'est là que  
» je l'ai vue de nouveau. La mort avait éclairci les  
» rangs des combattants autour d'elle, et, de  
» tous ces champions politiques, M. de Chateaubriand  
» était, parmi ses amis, presque le seul  
» qui eût survécu. Mais vint à sonner aussi pour  
» lui l'heure des mécomptes et de l'ingratitude  
» royale. Il fut sage ; il dit adieu à ses faux sem-  
» blants de bonheur et abandonna l'incertaine  
» puissance tribunitienne pour en ressaisir une  
» plus positive.

» O : a déjà vu que dans ce salon de l'Abbaye-  
» aux-Bois, il s'agit d'autres intérêts que les in-  
» térêts littéraires, et que ceux qui souffrent peu-  
» vent tourner vers lui un regard d'espérance.  
» Dans l'occupation constante où je suis depuis  
» quelques mois de ce qui a rapport à la famille  
» de l'empereur, j'ai trouvé quelques documents  
» qui ne me paraissent pas hors d'œuvre en ce  
» moment.

» La reine d'Espagne se trouvait dans l'obliga-  
» tion absolue de rentrer en France. Elle écrivit  
» à madame Récamier pour la prier de s'intéres-  
» ser à la demande qu'elle faisait de venir à Paris.  
» M. de Chateaubriand était alors au ministère, et  
» la reine d'Espagne, connaissant la loyauté de  
» son caractère, avait toute confiance dans la  
» réussite de sa sollicitation. Cependant, la chose  
» était difficile, parce qu'il y avait une loi qui  
» frappait toute cette famille malheureuse, même  
» dans ses membres les plus vertueux. Mais M. de  
» Chateaubriand avait en lui ce sentiment d'une













































» sition charmante, est à la source du Clitumne.  
» Le Poussin a reproduit ce site chaud et suave  
» Byron l'a froidement chanté.  
» Spoleto a donné le jour au pape actuel. Se-  
» lon mon courrier Giorgini, Léon XII a placé  
» dans cette ville les galériens pour honorer sa  
» patrie. Spoleto osa résister à Annibal. Elle mon-  
» tre plusieurs ouvrages de Lippi l'ancien, qui,  
» nourri dans le cloître, esclave en Barbarie, es-  
» pèce de Cervantes chez les peintres, mourut à  
» soixante ans passés du poison que lui donnè-  
» rent les parents de Lucrece, séduite par lui,  
» croyait-on. »

« Civita Castellana.

» A Monte-Lupo, le comte Potoski s'ensevelit  
» dans des Laures charmantes ; mais les pensées  
» de Rome ne l'y suivirent-elles point ? Ne se  
» croyait-il pas transporté au milieu des *chœurs*  
» *des jeunes filles* ? Et moi aussi, comme saint  
» Jérôme, « j'ai passé, dans mon temps, le jour  
» et la nuit à pousser des cris, à frapper ma poi-  
» trine, jusqu'au moment où Dieu me renvoyait  
» la paix. » Je regrette de ne plus être ce que  
» j'ai été, *jolango me non esse quod fuerim.*

» Après avoir dépassé les ermitages de Monte-  
» Lupo, nous avons commencé à contourner la  
» Somma. J'avais déjà suivi ce chemin dans  
» mon premier voyage de Florence à Rome par  
» Pérouse, en accompagnant une femme mou-  
» rante...

» A la nature de la lumière et à une sorte de  
» vivacité du voisinage, je me serais cru sur une















auprès du Saint-Siège en 1828, je me suis hâté de parcourir les palais et les ruines, et de redemander les personnes que j'avais vues à Rome en 1808 : des palais et des ruines, j'en ai retrouvé beaucoup ; des personnes, peu.

Le palais Lancelotti, autrefois loué au cardinal Fesch, est maintenant occupé par ses vrais maîtres, le prince Lancelotti et la princesse Lancelotti, fille du prince Massimo. La maison où demeura madame de Beaumont, à la place d'Espagne, a disparu. Quant à M<sup>me</sup> de Beaumont, elle est demeurée dans son dernier asile ; et j'ai prié avec le pape Léon XII à sa tombe.

Canova a pris également congé du monde. Je le visitai deux fois dans son atelier en 1803 ; il me reçut le maillet à la main. Il me montra de l'air le plus naïf et le plus doux son énorme statue de Bonaparte et son Hercule lançant Lycas dans les flots : il tenait à vous convaincre qu'il pouvait arriver à l'énergie de la forme ; mais alors même son ciseau se refusait à fouiller profondément l'anatomie ; la nymphe restait malgré lui dans les chairs, et l'Hébé se retrouvait sous les rides de ses vieillards. J'ai rencontré sur ma route le premier sculpteur de mon temps ; il est tombé de son échafaud comme Goujon de l'échafaud du Louvre ; la mort est toujours là pour continuer la Saint-Barthélemy éternelle, et nous abattre avec ses flèches.

Mais qui vit encore, à ma grande joie, c'est mon vieux Boguet, le doyen des peintres français à Rome. Deux fois il a essayé de quitter ses campagnes aimées ; il est allé jusqu'à Gènes ; le cœur lui













génération est de trente-trois années ; la vie du Christ (le Christ est le type de tout) ; chaque génération dans notre monde occidental varie sa forme. L'homme est placé dans un tableau dont le cadre ne change point, mais dont les personnages sont mobiles. Rabelais était dans cette ville en 1536 avec le cardinal du Bellay ; il faisait l'office de maître d'hôtel de Son Eminence ; *il tranchait et présentait.*

Rabelais, changé en frère *Jean des Entommeures*, n'est pas de l'avis de Montaigne, qui n'a presque point ouï de cloches à Rome et beaucoup moins que dans un village de France ; Rabelais, au contraire, en entend beaucoup dans l'isle *Sonnante* (Rome), *doutant que ce fut Dodone avec ses chaudrons.*

Quarante-quatre ans après Rabelais, Montaigne trouva les bords du Tibre plantés, et il remarque que le 16 mars il y avait des roses et des artichauts à Rome. Les églises étaient nues, sans statues de saints, sans tableaux, moins ornées et moins belles que les églises de France. Montaigne était accoutumé à la *vastité sombre de nos cathédrales gothiques* ; il parle plusieurs fois de Saint-Pierre sans le décrire, insensible ou indifférent qu'il paraît être aux arts. En présence de tant de chefs-d'œuvre, aucun nom ne s'offre au souvenir de Montaigne ; sa mémoire ne lui parle ni de Raphaël, ni de Michel-Ange, mort il n'y a pas encore seize ans.

Au reste, les idées sur les arts, sur l'influence philosophique des génies qui les ont agrandis ou protégés, n'étaient point encore nées. Le temps

























